

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON

FONDÉE EN 1822

RECONNUE D'UTILITE PUBLIQUE PAR DECRET DU 9 AOUT 1937
 des SOCIÉTÉS BOTANIQUE DE LYON, D'ANTHROPOLOGIE ET DE BIOLOGIE DE LYON
 REUNIES
 et de leurs GROUPES REGIONAUX : ROANNE, VALENCE, etc

Siège Social et Secrétariat Général : 33, rue Bossuet, Lyon (6^{me})

Trésorier : M. P. OMISOS, 9, cours du Docteur-Long, Lyon (3^e)

ABONNEMENT ANNUEL : France et Colonies Françaises .. 9 N.F. — C.C.P. Lyon 101-98
 Etranger 10 N.F.
 Scolaires 4,50 N.F.

Avant-corps assez finement et régulièrement ponctué. Pronotum faiblement et régulièrement arqué sur les côtés ; angles postérieurs obtus à sommet subarrondi ; base rebordée sauf sur la partie médiane ; pas d'impression antéscutellaire. Pas d'angle pronoto-élytral en observant de profil.

Elytres à stries assez profondes, un peu plus marquées à l'apex où les intervalles sont subconvexes ; ponctuation des intervalles non ordonnée, sur fond lisse, non ou à peine plus fine sur la 2^e moitié qu'à la base ; au moins deux points dans la largeur du 9^e interstrie ; 4^e strie arquée vers l'intérieur à la base ; bord apical souvent faiblement sinué avant l'angle sutural.

Bord antérieur du métasternum non entaillé au milieu.

Tibias normaux, à épines médiocres ; tarses assez longs.

Palpes, antennes, sauf la massue, et pattes testacées. Tête noire, massue antennaires noirâtre. Elytres en majeure partie brun plus ou moins obscur ; bords latéraux, des épaules à l'apex, testacés sur les 2-3 derniers intervalles, cette bordure élargie postérieurement et remontant sur les premiers intervalles ; en outre le 1^{er} intervalle ou le 2^e, rarement les deux, variablement testacés, surtout antérieurement, ainsi que la zone scutellaire et le bord basal ; suture rembrunie jusqu'au sommet, parfois le 1^{er} intervalle rembruni également lorsque le 2^e est testacé ; épipleures testacés.

Dessous noirâtre, les cotés du prosternum, le disque métasternal et le segment anal éclaircis.

Son identification, en utilisant le tableau donné par DES GOZIS (Hydrophilidae de la faune franco-rhénane, 1917) amène à la page 73. A cet endroit, pour intercaler le *C. laminatus*, le tableau sera modifié ainsi :

GG - Etais le plus souvent noirs, brun noir ou bruns au moins à la base.

A - Base du pronotum rebordée de chaque côté sur le tiers de la longueur *laminatus* Sharp.

AA - Base du pronotum non rebordée.

H - Palpes noirs ou noirâtres... etc.

En dernier lieu, toujours d'après G. A. LOHSE, le *C. laminatus* a été trouvé en Italie, 7-1958, Trient, par M. JACKH, à la lumière. Cet Hydrophilide est donc maintenant largement réparti en Europe occidentale.

Présenté à la Section Entomologique en sa séance du 11 novembre 1961.

PAGES D'INITIATION

LA VIE DES SAISONS

par le Dr Henri DALMON

Décembre

Au-delà de l'équateur, c'est l'été ! Alors que le soleil inonde de lumière l'hémisphère austral, ici le jour est au plus bas.

La durée de l'éclairement décroît encore de vingt et une minutes ; et le 21-22 jusqu'au 23, le solstice d'hiver est atteint.

L'hiver arrive à ce moment, avec une marche solaire ascendante de quatre minutes au profit des soirées.

« Les types de temps d'hiver, dit Angot, sont nets parce que les différences entre les mers et les continents, à cette époque, sont les plus grandes ».

Noël se passe aux tisons, souvent au balcon ; suivant que l'influence continentale ou atlantique prédomine.

Si la prédominance atlantique se fait sentir, le temps de décembre ne diffère guère de celui de novembre : avec, cependant, des accalmies ou de la bise cinglante, et des gelées noires fréquentes.

Les vents marins ne se déchargent que de 50 mm de pluie pour le mois en moyenne, pour dix-sept jours de pluie et quatre de neige.

L'humidité relative est de 89,2 mm et la tension de vapeur de 4,8 mm. La basse température de l'atmosphère rend ce mois théoriquement sec, désagréable à cause du point bas de saturation.

A la moindre saute de vent, les condensations se font sur les surfaces froides, car il gèle le reste du temps, environ 16 fois dans le mois.

La sinusoïde thermique progresse autour de l'axe 0, et on a une succession de gelées blanches, petit dégel, gelée blanche, dégel pluvieux, gelée noire, neige et gros dégel pluvieux, avec emprunts et restitutions caloriques à l'ambiance.

*
**

A la Saint-Ambroise (7 décembre), il y a du froid pour huit jours, dit le calendrier des Bergers.

Au sommet de la côte de Maulnis, le charretier qui défonce l'ancienne éteule de blé pour les semis d'avoine de printemps, laisse souffler ses chevaux attelés à la déchaumeuse.

Derrière le sillon, la terre brune est couverte d'une centaine de freux et de sanonnets piquant les vers. Des crécerelles mirent, au-dessus, les campagnols en déroute.

Au « hô, hô » commandant l'arrêt, répond le croassement de la sentinelle noire postée sur le vieux noyer brisé par l'ouragan, croassement bref, saccadé, conseillant la prudence ; quelques éclaireurs ont pris le vol et randonnent.

Une brume épaisse enveloppe la campagne et les chevaux fument, bientôt remis en besogne par une pression de rênes du conducteur qui marche à pied, soufflant dans ses mouffes.

L'appareil s'éloigne en dansant sur la vieille éteule qu'il déchire. Son noir cortège serpente à sa suite parmi les mottes légères agglomérées de gelée blanche.

Le givre commence à prendre, les sentinelles freux ont relevé leur capuchon de plumes.

A cette époque de l'année, dans cette demi-obscurité grise, le jour est vite terminé.

L'homme rejoint, avec ses chevaux dételés, le chemin de la ferme, laissant à l'ancre la déchaumeuse dans la terre dure.

Après une longue clameur, le tourbillon des oiseaux noirs s'organise en colonnes pour gagner le dortoir, où de dix lieues à la ronde tous les freux d'hiver viennent passer la nuit.

Sous la lueur blafarde de la lune auréolée de deux immenses couronnes, le hululement du hibou et le chuintement de la chevêche accom-

pagnent les carnassiers en amour qui rôdent, bien fourrés, le long des haies, dans les sentiers.

Au lever du jour, il fait de plus en plus froid. Le thermomètre baisse toujours.

Vers midi, le givre s'est résolu en faux dégel. A une bruine de surfusion succède le verglas, qui couvre les objets d'une couche de glace.

Dans le village, les gens sabotés esquissent des faux pas, tandis que les ménagères viennent vider sur la route glissante le contenu de leurs cendriers.

Les grummiers, descendus des bois, conduisent à la gare leur fardeau.

Les chevaux menés en figure et ferrés à glace arrondissent le rein, retiennent de l'avaloir, circonspects devant la piste de pavés luisants sous le gravier du cantonnier. La traversée du village, avec ses cabarets, ne ressemble en rien aux charrières durcies, aux ornières profondes et craquantes des places de débard de la forêt.

Les cheminées sont empanachées de fumée. Les femmes s'en vont au lait, les mains sous le tablier, et les hommes ont rabattu le cache-oreilles des casquettes sous l'énorme cache-nez lié en arrière, qui encadre une trogne rouge aux moustaches givrées.

C'est le froid dit « de canard ». Les défaitistes qui n'ont su protéger leur pompe annoncent un hiver terrible...

Le lendemain, le soleil dessine son disque pâle derrière un rideau de brume jaunâtre, signe d'un changement de temps.

Par le Nord-Est, l'horizon se bouche d'une ouate grise d'où voltigent et tourbillonnent des flocons neigeux.

Dans ce temps bouché, le ciel est si bas qu'il semble toucher terre. La campagne s'ensevelit sous un blanc linceul qui efface les reliefs et assourdit les bruits. Les arbres, noirs comme si on les avait passés au goudron, accrochent les flocons au passage.

Le village, au loin, a pris un air précieux emmitouffé d'hermine. Dans le clos, on voit apparaître des têtes de choux, quelques échelas qui servent de perchoir aux pies et aux merles que le froid rabat vers les demeures des hommes. Les oiseaux noirs se détachent, circonspects, sur les sureaux dont ils déblaient la neige en sautant.

Ces jours de neige sont néfastes aux sédentaires. Le moindre trou dans une porte, dans un vieux mur, sont des créneaux prêts à cracher la mort. En dépit du gendarme en train d'astiquer ses bottes à la gendarmerie, les coups de feu éclatent dans les jardins. Deux ramiers se débattent dans la blancheur qu'ils tachent de leur sang, tandis que leurs compagnons claquent de l'aile en abandonnant les têtes de choux, cause de leur malheur.

Les bandes d'alouettes, les cochevis et les étourneaux fuient la neige. Lorsqu'on les a vus arriver en nombre près du village, il y a trois jours, ces messagers du froid ont été des indicateurs pour les prévoyants.

A l'endroit où fut le chemin des Anes, charrière qui mène du village au moulin d'eau, les extrémités des herbes sèches conservent quelques fruits. Autour de ces petits grains, la bande des pinsons et des bruants, les ailes étalées sur la neige, cherche une nourriture chiche. Ce rude labeur se fait en silence, les couleurs du plumage avivées par le blanc bleuâtre de la campagne, à perte de vue.

Au milieu de la plaine, on distingue une compagnie de perdreaux rassemblés comme de nuit, en une boule sombre. Le tapis immaculé est sillonné de pistes, d'empreintes. En temps ordinaire, ces traces qui révèlent la vie réglée des hôtes du vieux pays sont les mêmes, mais moins faciles à relever sur la terre ou dans les herbes.

Lorsque la neige a atteint chez nous vingt centimètres d'épaisseur, après une chute de quelques heures, le mauvais temps a fourni ce qu'il pouvait donner.

La bise glaciale a disparu, la température s'est relevée et le soleil apparaît à travers les brumes — si pâle, si médiocre que : « Si on lui tendait la main, il vous donnerait des engelures », dit le facteur facétieux qui distribue ses calendriers-étrennes, au milieu de l'apitoiement général.

Vers dix heures, les arbres noirs dépouillés de leur manteau blanc ont reparu ; des paquets cristallisés comme du sucre glissent des aiguilles des pins. Les pentes méridionales des toits dégèlent et le bruit des gargouilles se mêle à celui des balais. Le village se débat dans les flots jaunâtres de la neige souillée et fondante. Les surfaces à demi gelées et molles offrent un mauvais point d'appui. Les terres en mortier sont impraticables. Et il fait un froid humide et pénétrant.

C'est le dégel !

Dans les maisons mal chauffées, l'eau ruisselle sur les murs comme en été sur les flancs d'une carafe frappée.

**

Que difficile et précaire est la vie par ces temps rigoureux !

Que faire ? Pour les mammifères terricoles : rester au terrier, dormir et manger sur les réserves graisseuses, profiter des accalmies pour une courte promenade dans la demi-obscurité d'une journée à peine ébauchée, que l'homme ne vient pas troubler.

Le cultivateur n'a qu'à attendre pour visiter ses blés et continuer ses labours. Lorsque le temps est par trop mauvais le paysan chez lui « tarronne, busone, bricole, cause et voisine », réparant un outil, triant sa semence, le plus souvent à la cave. Mais le travail des bois, sauf par neige, occupe le meilleur du temps.

Le soir, à portes closes, chez le tâcheron, un geigneux plein de vin chaud recouvert d'une tuile attend le « patron » devant la flamme du foyer, alimenté du grand fagot de bois sec que les vieux vont ramasser. Richesse d'hiver, qui ne coûte rien que la peine de ramener... la fouée ...ad focum, au foyer !

Dans l'odeur forte et chaude de la canfouine, c'est le soleil d'hiver qui chauffe le four, entretient la flamme claire réjouissant les yeux.

Claquemuré à la tombée du jour, comme les poules au poulailler, tout le petit monde attend le père et les grands qui vont rentrer de la classe et des ventes...

On ne connaît pas la cuisinière des gens du Nord, pays du charbon de terre, en lisière de forêt, mère du bois.

Cette joie muette devant la miche, les pommes cuites, la potée de haricots au lard et la trempée « à la vieille » pour les grands, « au lait » pour les petits, c'est le bonheur de Noël.

En ce moment, l'appétit est solide et le mal réduit au minimum. Ce

sont les longues nuitées, dans les couettes épaisses, pendant que le « z'hibou » hurle lamentablement sous la pleine lune, dans le froid noir.

*
**

Par le beau temps, l'habitant des campagnes n'est jamais chez lui. Le logis reste clos, la clef dans un trou, sous une tuile, ou bien à la garde de l'aïeule et de quelque infirme.

Le jour baissant, la végétation languissant, la paysan, dès l'octobre, tient plus à la maison. Le soin des provisions ramène, le soir, l'homme à la cave.

Le retour aux trous d'hiver s'ébauche avec les premières industries ménagères, la rentrée des pommes de terre et des racines fourragères, la fabrication du vin et du cidre.

L'époque des veillées recommence, bien que le chanvre soit mort et les rouets remisés au grenier.

Si le tisserand a disparu, comme tant d'autres choses, les soins aux bêtes de plus en plus nombreuses à l'écurie, la vente du lait sous l'éclairage électrique, ont pris des proportions insoupçonnées.

Cependant au bois, sous la bourrasque qui a activé le dégel, au milieu des coupes sombres comme une grotte où s'écrasent de larges gouttes d'eau, il y a des gens, parmi les sangliers, qui vivent encore heureux en la hutte du boissetier. Morvandiaux, Nivernais venus, pour le compte d'un adjudicataire, du pays où survit le grand chat sauvage des forêts.

*
**

Depuis dix jours qu'il neige et qu'il pleut, la terre gorgée n'absorbe plus, les riages miroitent en blancs d'eau.

Dans la vallée, ce qu'on appelle le niveau de base attirant les écoulements d'amont, est au plus haut. En équilibre avec le niveau de la rivière, il existe sous les plateaux un autre niveau de pression, dit piézométrique.

En hiver, il atteint des cotes élevées. Les mille ramifications qui rattachent les ruisseaux souterrains aux champs inondés du plateau sont remplies, engorgées.

Les excédents résurgent par tous les orifices du sol, les sources donnent à plein.

Toute cette eau, souvent fangeuse, et dont les colorations traduisent les trajets souterrains à travers la craie, l'argile, les marnes et les glaises colorées, gagne la rivière qui s'enfle, sort de son lit mineur d'été.

L'eau envahit lentement les prés, les sentiers deviennent des ruisseaux. Certaines parties en saillie du lit majeur forment des îlots, envahis à leur tour, d'où émergent des herbes, un tas de bois. Puis lentement cette crue locale s'écoule.

Mais ce n'est qu'un prélude. A ces crues locales succède la crue totale, fluviale.

Dans le pavillon inférieur, la masse gonflée des eaux allant à la mer fait bouchon, alors que d'amont arrive un flot qui s'enfle de minute en minute et déborde.

Sous les arches du pont, file la coulée rapide et haute d'une eau limoneuse, où tournent des ronds d'écume.

A nouveau les prés s'envoient ; la couverture morte sucée, roulée, se plaque aux treillages et s'allonge en cordage à la frange du flot d'appel. Les tas de bois soulevés se démantibulent et les bûches partent en dérive, passent dans le tourbillon comme du bois flotté, avec des futailles, des cadavres d'animaux, des barques vides.

Cette fois, c'est le grand flot d'inondation, « la grand' eau ». La rivière en crue charrie, alluvionne, travaille la terre des surplombs qui s'abatent avec les arbres. Aussi, voit-on passer quelques trembles qui s'accrochent au bec des ponts.

Une aire de hautes pressions se dessine à propos pour couper court aux bourrasques et arrêter les apports. Le flot en retrait emporte à la mer bien peu de chose, car les troubles se décantent et colmatent, laissant sur les prés limoneux la fertilité en puissance.

L'hiver se passera à épurer, lessiver, transformer, faisant de la toxicité puis de la nourriture, et, soit par oxydation, soit par lévigation, le sol purgé des résidus nocifs de l'an défunt sera prêt à nouveau pour la vie printanière.

Henri Gautier

Celui qui, sur l'échelle zoologique, représente le Primate dans la *Faune de la France*, c'est Henri Gautier, le joyeux boissetier, braconnier d'eau et de terre, au bon sens ancien du terme, c'est-à-dire usager de la Nature.

Avant d'arriver au village, à l'endroit où le chemin communal des Vaches, qui conduit en forêt, s'accroche au chemin des Prés, qui mène à la rivière, est une sente aboutissant à un enclos verger avec une maison basse qu'on imagine encore sous le chaume.

Par ce temps bouché, le chien dort en rond dans un tonneau plein de paille ; il grogne à peine à l'arrivée des amis.

Le toc ! toc ! à la porte fait taire la marmaille, et l'homme penché sur une peau de fouine, qu'il écorche à la lueur d'une chandelle, se retourne à moitié lorsque s'ouvre la porte et ferraille le loqueteau.

La maison ne comporte qu'un fournil et une chambre basse surmontée d'un grenier. Après, c'est la grange, puis l'écurie où sont la vache, que trait la femme, le cheval, les biques et brebis, avec un grenier à bois au-dessus.

Sous les solives enfumées du fournil, il y a un mobilier complet de paysan : table, bancs, armoire et dressoir de bois fruitier bien astiqué, aux antiques dessins rappelant des marguerites : les roues solaires du vieux culte celte, qui persiste toujours dans nos campagnes, comme aux temps druidiques.

Dans la grande cheminée, où aboutit la tôle du four, un matériel est accroché à la crémaillère : servante et chaudron. Les landiers encadrent des bûches sur un monceau de cendre chaude aux charbons ardents : l'âtre, le foyer domestique. Des poêles, des poêlons de terre, de la vaisselle de caillou, la boîte à épices, complètent le ménage.

Dans la maie où se fait encore le pain chaque semaine, est le grand saloir à viande. Deux jambons de sanglier sèchent dans leurs culottes, en la hotte fumeuse.

Des guirlandes d'aulx, d'oignons, de saucisses pendent aux solives. Des provisions, sur la planche à pain, consistent en fromages de biques, cornichons en pots et bien d'autres choses. Voilà certes un capitaine bien avictuillé en apparence pour soutenir siège contre la faim et le chômage d'hiver.

Un paquet de cannes à pêche, un fusil à deux coups, s'accrochent au cornage d'un cerf sur le coffre de la cheminée.

Un luceron éclaire l'âtre comme aux temps antiques, brûlant de l'huile de noix sur une mèche de chanvre.

Henri Gautier, maître chez lui et irréductible quant au progrès, représente l'indépendance au village, l'homme ancien des campagnes, tirant entièrement de son fond et de la nature sa subsistance et celle des siens : femmes et enfants.

Il est pièce de premier plan dans l'épopée naturelle, qui lui dicte stoïcisme et mansuétude.

Il va sa vie propre jalonnée par mille phénomènes qui se déroulent au cours de l'an : boissetier l'hiver, cultivateur l'été, quelquefois carrier, puisatier, pêcheur et chasseur, apte à toutes les besognes qui ont pour théâtre les eaux, les champs et les bois.

Sa vie est réglée comme celle d'un oiseau, par déterminisme aussi précis que celui de n'importe quelle espèce animale. Pourvoir sur le terrain à ses besoins, même fort limités, c'est besogner du matin au soir, du 1^{er} janvier à la Saint-Sylvestre, et sans arrêt.

Il faut une âme bien trempée, le cerveau sain, des membres et un coffre solides pour entamer la lutte avec les vieilles forces naturelles maîtresses du pays, qui laissent, avec peine, l'homme transformer les lieux.

Certes, la loi du lotissement naturel fera essaimer la famille, mais la souche est là depuis toujours, ainsi que le prouvent les archives de la mairie et de la paroisse.

Le couple, qui perpétue l'époque ancienne de nature, prend place et termine la longue liste des espèces de France, avec lesquelles il vit en association dans les vicissitudes du temps.

Pour terminer

Retournons quarante ans en arrière et au lieu dit la Fontaine aux Lares. C'est alors une claire fontaine, où l'eau, par une diaclose, entretient en bouillonnant une piscine d'onde vive.

Il y croît du cresson, tout comme au temps où l'esclave venait y puiser pour le repas de son maître Villicus installé au Mons Julii en bordure du chemin de Moretum à Nemosus non loin de là, le long de la prairie.

Sur le sable, des petits vairons se trémoussent en chasse d'animalcules, faisant rougeoyer leurs écailles. Une perche à l'affût les guette, et sur une brindille de saule, un martin-pêcheur se tient prêt à profiter de la panique des vairons, lorsque la perche se détendra.

Mais l'oiseau, surpris lui-même, prend l'air avec un cri perçant. La perche, avertie par un ébranlement du sol, disparaît en flèche par l'émissaire et les vairons tournoient, apeurés.

C'est jeudi après-midi. Une demi-douzaine de galopins, en maraude, armés de lance-pierres, apparaissent autour de la vasque. Déçus d'avoir manqué l'oiseau, ils se mettent à cribler la cressonnière. L'un d'eux propose de prendre les vairons à la bouteille ; puis, changeant d'avis, avant de pousser plus loin, ils polluent la fontaine pour faire une niche aux faneurs de la prairie, qui ont l'habitude de s'y rafraîchir.

Un autre jour, deux personnages guêtrés sont venus, avec des bo-caux, recueillir des échantillons d'eau.

Aujourd'hui, la petite source enfermée dans une buse de fonte four-nit boisson à une ville lointaine. Une beau square, gardé par un gardien à casquette timbrée du blason de cette ville, a remplacé le fouillis de la peupleraie ruinée qui ombrageait les lieux, dans les senteurs des menthes aquatiques.

Les peupliers abattus ont été remplacés par des vernis du Japon sur une pelouse de lawn-grass ratissée, avec une bordure de géraniums le long du treillage de clôture.

Tous les jours, le gardien fait des prises d'essais pour les envoyer au laboratoire.

Par les soirées d'hiver, les canards sauvages tournent longtemps au-dessus du puits cadenassé, où leur mémoire ancestrale les attire, un instant, avant d'aller plus loin.

Pour remédier aux inconvénients des inondations d'hiver, le Parle-ment a voté les crédits qui relèveront les plans d'eau au moyen d'un barrage en haute vallée. Les superflus de la retenue actionneront une centrale électrique et tous les moulins seront convertis en usines.

Le mot électricité, sur ces campagnes éclairées depuis la nuit des temps à la lampe à huile, a eu un pouvoir magique. Le contenu des bas de laine s'est déversé sur les banques cantonales pour être converti en kilowatts.

Le pouvoir merveilleux de l'épargne a été instantané, le potentiel a transformé des siècles de quiétude naturiste. Maintenant les sirènes d'appel aux ouvriers hurlent d'amont à l'aval. Des péniches à mazout encombrent le canal latéral. Les abords d'eau, où il faisait si bon pêcher, s'irisent d'hydrocarbure.

Toute médaille a son revers. En supposant arrêtée toute intervention humaine, la rivière vient à bout des barrages et reprend son profil d'équi-libre. Là forêt se régénère d'elle-même sur les ruines moussues grigno-tées, pulvérisées puis dissoutes. Insensiblement l'évolution orogénique modifie les reliefs et les niveaux de base : c'est fatal et simple question de temps.

La mer transgressive reprend ses anciens domaines peu à peu.

Un jour dans la vallée, estuaire où s'enfle le raz-de-marée, apparaît à la tranche du terrain rongé, un pot qui tombe et se brise. Ainsi les pièces d'or à l'effigie de l'empereur Constantin, trésor caché autrefois par ce Villicus du Mont Saint-Juillet, près de la Fontaine aux Lares, dans les fondations de sa demeure, retournent pour une nouvelle aventure à la matrice qui les dissoudra.

Fait d'imagination, soit ! mais autre nuance sur un « *continuum* » où,

en un point infime du monde, restera marqué un instant fugace et heureux. Car tout est transitoire.

Si le temps de notre existence, temps physiologique, dit Alexis Carel, semble nous appartenir, le temps sidéral ou temps des horloges nous échappe. Nous n'en sommes pas maîtres, il nous écrase de l'ampleur de la vie universelle, mais il nous réjouit dans la *Vie des Saisons*.

A nous d'en profiter !

Extrait de : Henri DALMON, « La Vie des Saisons », préface de SÉGUY, du Muséum. 1 vol., 1939 - Delagrave, Paris (épuisé).

BIBLIOGRAPHIE

Cl. DUFAY. — *Faune terrestre et d'eau douce des Pyrénées-Orientales*. Fasc. 6, Lépidoptères, I Macrolépidoptères. Supplément à « Vie et Milieu », publication du Laboratoire Arago, Hermann éd., 1961.

Cl. DUFAY vient de faire paraître un ouvrage susceptible d'intéresser bien des naturalistes ; son catalogue raisonné des « Macrolépidoptères » des Pyrénées-Orientales concerne un des départements français, où les biotopes sont les plus variés.

Notre collègue s'est inspiré des travaux de ses prédécesseurs, dont il indique les références dans la partie de sa bibliographie, qu'il qualifie de « générale » ; mais son travail est au courant des découvertes les plus récentes ; malgré de nombreux emprunts aux publications antérieures, c'est un ouvrage original, du fait de sa précision et de l'esprit biologique qui l'imprègne ; la contribution personnelle de l'auteur est donc d'importance.

Dans une très intéressante préface, Cl. DUFAY indique les caractéristiques générales de la faune qu'il étudie. 50 % des espèces citées se trouvent dans toute la région paléarctique ; 40 % peuvent être qualifiées de méditerranéennes, mais nombre d'entre elles étendent leur habitat vers l'est sur une bonne partie de l'Asie, tandis que d'autres colonisent vers l'ouest les côtes de l'Atlantique ; les éléments tropicaux (4 %) et strictement alpins sont peu nombreux.

A propos de chaque unité spécifique, sont indiquées sa répartition dans les Pyrénées-Orientales, ses époques d'apparition, sa biologie à l'état de chenille ; les réserves exprimées par l'auteur à propos de quelques plantes nourricières sont certainement fondées. Une innovation qui sera appréciée est la mention du caractère biogéographique de la plupart des espèces ; ce renseignement est donné avec beaucoup de précision dans la famille des *Noctuidae*, spécialité de notre collègue ; je regrette qu'il n'ait pas pu être indiqué dans celle des *Geometridae*.

Le présent catalogue apporte maints renseignements inédits ; plusieurs lépidoptères mentionnés ici comme nouveaux pour les Pyrénées-Orientales, tels les *Geometridae Adalbertia castillaria* Stgr., *Microloxia saturata* Bang-Haas, *Euchloris plusiaria* Bsd., sont des acquisitions très intéressantes pour la faune française ; d'autres, déjà connus de notre pays, entre autres *Prodenia litura* F., *Earias insularia* Bsd., *Xanthodes graellsii* Feisth., *Celama henrioti* Warnecke, *Sterrha fathmaria* Oberth., n'y ont été rencontrés que très rarement.

Je regrette que seuls soient cités les collecteurs récents ; celui qui veut connaître les autres doit consulter les ouvrages anciens. Je me permets de relever une coquille à la page 51 : J.-P. RONDOU, ayant adopté dans la 2^e édition de son catalogue le nom de *Rhyacia orbona* Auct. nec Hufn. pour désigner l'espèce que Cl. DUFAY appelle *Noctua comes* Hb., il faut rapporter à cette dernière et non à *N. orbona* Hufn. (= *subsequa* Schiff.) la mention de l'entomologiste pyrénéen : « Assez commun dans toutes les Pyrénées ».

Malgré ces critiques, je félicite très vivement Cl. DUFAY de la réussite de son beau livre, auquel je souhaite le succès qu'il mérite.

E. R.